

Diane de FOLLIN

L'ANNÉE DE MES 40 ANS...

Deux Vies

« Nous sommes en guerre ».

Telle est la déclaration, le jeudi 12 mars 2020, du Président de la République, Emmanuel Macron, à 20 heures, sur toutes les chaînes de télévision françaises. Soudain, le mot *guerre* retentit brutalement dans ma tête. Une guerre entre deux peuples ? Une guerre mondiale ? Non. Une guerre contre l'épidémie du CORONAVIRUS. Non, mais c'est quoi, ce truc ?

Samedi 29 février 2020 - J-12 : Réveil à sept heures et trente-cinq minutes, on gagne cinq minutes de sommeil par rapport aux jours de semaine. Ouah, quelle chance de se réveiller si tôt en week-end ! Jean - qui suit le fil des actualités sur son portable de façon plus intensive que moi - me parle d'un virus en provenance de Chine. La Chine, c'est loin. L'Italie, en revanche, est un pays frontalier très touché par ce virus qui ne franchira sûrement pas la frontière, pas plus que depuis l'Espagne, la Belgique, ou l'Allemagne. Nous vivons presque en dehors de ce qui se passe à l'extérieur de notre pays, même si nous restons au courant de ce nouveau virus qui donne la mort à de nombreux citoyens ou qui rend très malades les personnes touchées par ce fléau. C'est une journée classique qui se profile, à nous occuper de nos trois enfants. En général, le samedi, nous allons voir une exposition ou visiter un musée, puis nous partons *bruncher* dans un restaurant où nous avons nos habitudes. Finalement, les week-ends sont peut-être encore plus fatigants que la semaine, surtout avec des enfants qui ne sont pas encore autonomes. Beaucoup de familles se retrouvent dans les parcs, avec d'autres amis et leurs enfants. Ça, c'est le lot des Y ! Ceux de la génération Z, se retrouvent eux, dans des cafés pour parler, débriefer la soirée de la veille ou encore regarder leurs applis sur leur portable, jouer en réseau, compter le nombre de *likes* sur telle ou telle photo ... Une nouvelle génération qui se comprend en communiquant via les réseaux sociaux, capable de ne pas lever les yeux au ciel pendant de longues minutes, jambes écartées sur un canapé, en jogging et pull à capuche, puis soudainement, arrêt sur image, ils font des pauses selfies avec duckface ou bouche ouverte, œil suspect, visage déformé et hop, ils se

refixent sur leur Game Boy. Que j'aimerais de temps en temps revenir en arrière, pour pouvoir moi aussi danser toute la nuit et ne pas me dire que le lendemain le réveil dans ma tête de sept heures me dira qu'il faut que je m'active pour m'occuper de mes trois poussins déchainés 24/24 ! La semaine passe vite et le week-end paraît toujours plus long !

Quand j'aime les gens, je suis tactile, j'embrasse comme du bon pain mes amis ou même des gens que je n'ai vus qu'une fois, à un diner. Depuis notre appartement parisien, de la fenêtre de ma chambre, j'aperçois l'école primaire fermée. La semaine, j'entends des enfants rire, jouer, crier dans la cour de récréation. Dans la rue piétonne, à deux pas de chez nous, les commerçants ne s'arrêtent pas de travailler.

Nous sommes peu inquiets par ce virus qui nous paraît si loin : « C'est comme une grippe, ça va passer » ; « Un cas peut arriver mais on va très rapidement le contenir » ; « C'est le moment de faire des affaires en bourse » ; « Epidémie médiatique psychotique » ; « Infection bénigne » ; « On ne va pas fermer toutes les écoles de France » ... Toute la journée, Jean rumine, cherche des explications à ce virus :

- Marie, tu ne comprends pas bien la situation ! Ne sommes-nous pas inconscients et certainement tous plus ou moins porteurs de ce démon qui va nous coller à la peau ? Il est en train de se propager sur tout notre territoire. Nous ne pensons pas qu'il allait être plus fort que le monde entier et commanderait à la terre de cesser de tourner. C'est pourtant un monstre géant que nous sommes incapables de stopper. C'est terrible Marie, mets-toi sa dans la tête !

Ce monstre va durer plus d'un an et demi et ne cesse de se propager en faisant des dégâts aussi bien physiques que psychiques. C'est une histoire vraie qui n'existe pas que dans les films d'horreur.

Cela fait depuis septembre 1939 que nous sommes en guerre. Mon mari, Jean, banquier de père en fils, a dû fuir l'Alsace, tant aimée par nos deux familles, le 8 novembre 1942. Il n'a pas eu le choix s'il ne voulait pas se faire prendre par les Allemands, ces envahisseurs.

- Jamais, je ne deviendrai un de ses Boches ! Tu entends Marie ! Pars avec Ségolène, Nadine et Blandine et vous essayerez de me rejoindre si c'est possible.

Le lendemain matin, nous l'avons vu partir de notre fenêtre, je ne voulais absolument pas le lâcher. Il a réussi à fuir, se cacher, passer par les Pyrénées et partir à Alger pour gérer l'activité bancaire où une structure a été établie. Il me dit qu'il va assumer au Maroc, en Algérie et en Tunisie des responsabilités du Groupe du Crédit Industriel en Afrique du Nord. Une lourde tâche ! De mon côté, je suis partie précipitamment de ma ville natale de Strasbourg en train en prenant quelques affaires de première nécessité et quelques jouets pour déménager à Lyon avec nos trois filles. Il est prévu que j'y retrouve mon amie alsacienne Andrée qui s'est installée au troisième étage d'un immeuble de la Place Bellecour, depuis déjà deux ans. Au quatrième étage, un appartement se libérait pour nous dans cet immeuble dont l'entrée se situe dans une petite ruelle pavée. La nuit un lampadaire éclaire notre appartement. Un salon et une salle à manger surplombent la place, puis le long du couloir se trouvent deux chambres en enfilade et une salle de bain, et au bout la cuisine.